

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 48 (1903)
Heft: 4

Artikel: Coup d'œil sur la guerre sud-africaine [suite]
Autor: Favre, Camille
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338053>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLVIII^e Année.

N^o 4.

Avril 1903.

COUP D'ŒIL

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE

(SUITE)

II. Le point de vue tactique (*suite*).

LES TÉMOINS OCULAIRES

Nous avons essayé, dans notre article précédent¹, de montrer comment la faiblesse des pertes de l'armée anglaise pouvait se concilier avec les effets croissants du feu et comment elle paraissait dériver des précautions mêmes que ces effets réclament. Nous examinerons maintenant les rapports des témoins oculaires, en soumettant de préférence au lecteur les impressions de ceux qui ont assisté aux événements en observateurs systématiques.

Nous prendrons donc comme base de cet exposé un résumé libre du travail d'un officier allemand au service boer, qui a été à même de voir bien et beaucoup². Ce procédé nous entraî-

¹ Voir, *Revue militaire suisse*, mars 1903.

² *Milit. Betrachtungen über den Krieg*, etc. Cet ouvrage, déjà cité, a été publié par le *Militär Wochenblatt*. Grâce à son succès, il est complètement épuisé.

Quant aux documents officiels anglais, ils sont extrêmement brefs au point de vue tactique ; mais, en dehors des rapports des combattants, nous devons mentionner de nouveau la belle œuvre du *Times (History of the war in South Africa)*, à laquelle M. Amery et ses collaborateurs ont donné tous leurs soins. Ce monument élevé à la guerre sud-africaine s'arrête aujourd'hui à la fin du 2^e vol., après Colenso (15 décembre 1899) ; il renferme de nombreux détails, vérifiés d'après les sources les plus

nera forcément à quelques redites que l'on voudra bien excuser, la brochure que nous analysons ayant plutôt le caractère de notes tactiques que celui d'une rédaction faite à loisir.

A ce document, nous joindrons des emprunts faits à l'intéressante publication d'un témoin du côté anglais¹. Ce petit livre, remarquablement clair et bien ordonné, a un caractère plus didactique et se tient moins près des faits que l'ouvrage cité plus haut. Si, comme on doit s'y attendre, les deux auteurs ne sont pas toujours du même avis, ils s'accordent cependant suffisamment entre eux, ainsi qu'avec le nouveau règlement anglais, sur les faits et sur les modifications à apporter à la tactique. Tous trois nous livrent un ensemble considérable de renseignements de première main, auxquels nous ajouterons, chemin faisant, quelques réflexions complémentaires².

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE DES DEUX ADVERSAIRES

Les Boers, auxquels appartenait, dans la première partie de la campagne, l'offensive stratégique, se sont montrés très faibles dans l'offensive tactique. Ils se sont bornés à occuper des positions, restant sur la défensive la plus passive, tandis que celle-ci peut et doit, à un certain moment, passer à l'offensive, pour tirer parti d'un premier succès.

Les Anglais, au contraire, dans les débuts de la guerre, ont toujours attaqué frontalement des positions formidables, sans recourir aux mouvements tournants.

Comme nous l'avons remarqué plus haut, soit défaut de convois, soit disposition du terrain, où mobilité des corps boers, ces derniers n'ont pas toujours été libres de le faire. Tel aurait été le cas, par exemple, à Magersfontein, d'après la haute autorité de lord Roberts. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il faudrait se garder d'attribuer indistinctement aux fautes des Anglais tous les premiers insuccès de la campagne, dus en

étendues et beaucoup d'excellentes cartes. — On annonce enfin, pour 1903, le premier volume d'une histoire officielle de la guerre, publiée, au War Office, sous la direction d'un écrivain bien connu, le colonel Henderson, qui vient malheureusement de mourir, laissant un grand vide dans l'armée anglaise.

¹ *The tactics of to-day*, par le major C. E. Callwell, R. A., 5^e édition ; Blackwood and Son, 1903. — Il nous faut mentionner encore : *Quelques enseignements de la guerre sud-africaine* (*Revue des Deux Mondes*), numéro du 15 juin 1902. Cet ouvrage intéressant paraît devoir être attribué à un officier français qui a fait campagne du côté anglais.

² Pour plus de clarté, nous imprimons en petit caractère nos résumés des *Betrachtungen*, réservant le grand caractère pour nos propres réflexions.

partie aux effets inattendus des armes modernes et de la poudre sans fumée. Suivant que l'on attribue plus ou moins de poids aux expériences anglaises, certaines questions changent de face et c'est là une des grosses difficultés que rencontre l'historien de la guerre d'Afrique. Cependant, quelle que soit l'opinion que l'on se forme à ce point de vue, les effets du fusil d'infanterie et de l'absence de fumée restent hors de doute et c'est là la base de toute spéculation sur ce sujet. Aujourd'hui, dit notre auteur, pour réussir, attaque et feu doivent être, autant que possible, concentriques.

Il ajoute pourtant que, dans le domaine de la tactique, la campagne n'a révélé que des choses déjà connues avant la guerre. C'est là une vérité incontestable, pourvu que l'on constate aussi qu'une partie de ces connaissances théoriques n'a guère été mise en pratique en temps de paix.

En ce qui concerne la disposition des troupes sur le terrain, les Boers se bornaient à déployer de très longues et minces lignes de tirailleurs, sans réserves ni derrière le centre ni sur les ailes. Tout ce qui arrivait au combat prolongeait la ligne. Y avait-il une attaque enveloppante, on y paraît aussitôt, avec une grande rapidité, en prenant dans la ligne l'effectif nécessaire. Cette troupe étant montée, devançait sans peine un ennemi à pied, en se mouvant par des lignes intérieures. La cause de ce fait était que les Anglais n'attaquaient pas avec assez d'ensemble et le flanc et le front, mais seulement l'une des deux parties de la position.

Ainsi les Boers, malgré la grande étendue de leur front, n'avaient généralement pas besoin de fixer d'avance et de loin le point sur lequel leurs troupes devaient se diriger. Leurs chevaux étaient assez rapides pour leur permettre de prendre des dispositions défensives au moment où il naissait un incident. Ils se comportaient en outre avec une remarquable habileté dans le terrain et faisaient de leur fusil un usage très judicieux. Ceci est vrai, surtout des bons commandos ; car d'autres manquaient absolument d'énergie et de discipline. Enfin, ils avaient pour principe de s'assurer l'avantage d'un feu concentré et cherchaient toujours à envelopper l'adversaire avec leur mince ligne, même avec des forces très faibles, confiants qu'ils étaient dans la puissance et l'effet moral de cette tactique.

Les Anglais, au contraire, se comportaient comme toute armée européenne, formant en profondeur leurs différents échelons de combat et sacrifiant trop à la disposition par lignes composées d'unités entièrement déployées, ce qui amenait vite un mélange des différents corps¹. Il résultait de cette disposition en profondeur et de l'étendue des lignes boères que les Anglais occupaient généralement une position centrale², tandis que les Boers en avaient une en-

¹ Ce défaut est également constaté par le major Callwell. Le règlement d'infanterie anglais de 1902 se prononce contre cette pratique, les renforts devant provenir, aussi longtemps que possible, de la même unité que la ligne de feu.

² En outre, leur aptitude au tir aurait été très mauvaise.

veloppante¹. Ces derniers pouvaient ainsi concentrer leur feu, en forçant leur ennemi à disperser le sien.

Cependant, en gros la disposition des troupes anglaises était tout à fait analogue à celle qui est pratiquée dans les exercices de paix de l'armée allemande².

Les combats étaient en général des combats de rencontre³, les Boers prenant aussitôt position, pour se réserver l'avantage du feu, et les Anglais, préoccupés de prendre l'offensive, attaquant aussitôt. On a ainsi l'occasion dans cette guerre d'examiner la pure défensive et la pure offensive qui, théoriquement du moins, ne devraient jamais se présenter, chaque parti devant passer de l'une à l'autre suivant les circonstances.

OFFENSIVE ANGLAISE

a) *Le combat d'artillerie.*

L'auteur des *Betrachtungen* s'occupe d'abord de l'offensive anglaise, tout en fournissant sur la défensive boère les indications nécessaires. Avant de résumer ses observations concernant le duel préliminaire d'artillerie, il ne sera pas inutile de donner quelques renseignements sommaires sur l'artillerie anglaise⁴.

Sans entrer dans le détail, il suffira de rappeler que le matériel anglais de campagne de 7,6 cent. est ancien⁵. Pourvues, en dernier lieu, d'une bêche, ces pièces n'ont obtenu que des résultats très inférieurs à ceux que donneraient les canons à tir rapide. Ce fait important jette une incertitude de plus sur les résultats de la guerre, l'artillerie n'ayant pu soutenir assez puissamment l'attaque et ayant ainsi laissé, plus ou moins, champ libre au feu de l'infanterie ennemie.

Outre son matériel de campagne, l'armée anglaise avait cependant à son service des canons de gros calibre à tir rapide⁶, entre autres des pièces de l'artillerie de marine, pour

¹ Ceci s'entend naturellement des débuts, et non des opérations de lord Roberts, par exemple.

² L'auteur se garde, dit-il, de critiquer les prescriptions de la tactique allemande. Il s'élève seulement, par ce rapprochement, contre des pratiques abusives du temps de paix qui commencent où le règlement s'arrête.

³ La chose ne paraît pas tout à fait exacte pour la première partie de la guerre ; la plupart du temps, en effet, les Boers ont occupé, dès le début, une position défensive.

⁴ Pour plus de détails, voir l'intéressante étude de M. le major d'artillerie van Berchem, publiée ici-même, dans les numéros de janvier et de février.

⁵ Les pièces de l'artillerie à cheval sont un peu plus légères que celles de l'artillerie de campagne.

⁶ On trouve mentionnés les calibres de 4,7 pouces et de 5 pouces.

lesquelles on avait inventé, au dernier moment, un affût de campagne approprié. De plus, elle disposait de trois batteries d'obusiers de 12,7 cm., déjà expérimentées au Soudan et tirant, comme les canons de marine, des obus chargés de lyddite. On peut considérer que désormais, quelques canons de gros calibre, à grande portée, feront toujours partie du matériel d'une armée en campagne. D'autre part, plus la portée et la rasance des pièces de campagne augmentera, plus il sera nécessaire d'avoir, pour fouiller le terrain, des canons à faible charge et à trajectoire peu tendue, tels que les obusiers anglais, qui puissent tirer à couvert derrière une hauteur¹.

L'auteur des *Betrachtungen* critique vivement les défauts très réelles de l'artillerie anglaise ; mais il est important de remarquer que, outre ses propres défauts techniques, cette arme avait à lutter spécialement contre les avantages qui résultent, pour le défenseur, de l'usage de la poudre sans fumée. Ces difficultés avaient été bien aperçues dans les manœuvres de paix, mais non taxées à leur juste valeur. Grâce à l'absence de fumée, l'assaillant ne peut préciser d'où vient le feu. En outre, le défenseur préférera souvent réserver son feu jusqu'au dernier moment. Par suite, l'assaillant ignore absolument tout de la situation d'un adversaire placé à couvert, dans une position que l'on peut difficilement reconnaître, et si, comme les Anglais, il dispose d'une artillerie supérieure en nombre, il ne sait où diriger son feu. Même s'il frappe au bon endroit, il ne fait pas grand mal et dépense complètement ses munitions, tandis que le défenseur restant caché, se réserve pour l'attaque de près. Qu'il s'agisse d'infanterie ou d'artillerie, la guerre a démontré ces faits d'une façon surabondante² et il faut se garder de les mettre à la charge de l'artillerie anglaise, car ils ont une portée générale pour la tactique.

A Colenso, comme à Magersfontein, la canonnade préparatoire des Anglais a été sans résultats, parce que l'on ne savait pas exactement où était l'ennemi et, faute de munitions, elle s'est souvent arrêtée juste au moment où elle aurait dû soutenir l'attaque contre le feu de l'infanterie du défenseur. Il est certain que, si au lieu de disperser leurs coups sur un front étendu, les assaillants l'avaient toujours concentré,

¹ Callwell.

² Callwell, pages 27, etc.

comme ils l'ont fait parfois¹, sur le secteur attaqué par l'infanterie, de façon à soutenir celle-ci jusqu'au dernier moment, ils auraient obtenu de meilleurs résultats, sans supprimer cependant toutes les difficultés.

En effet, bien que le défenseur soit toujours gêné par le feu d'artillerie même s'il n'éprouve pas grande perte, il peut fréquemment aussi, malgré cette gêne, continuer son tir au fusil sur l'infanterie de l'attaque. Plus tard, lorsque cette dernière arrive à proximité de la position, si loin que les projectiles de ses propres canons puissent l'accompagner, il faudra forcément qu'à 200 ou 300 mètres de l'ennemi, le feu d'artillerie s'arrête, sous peine de toucher ses propres troupes. A ce moment, le feu d'une artillerie, même très supérieure et abondamment pourvue de munitions, devient absolument impuissant à protéger l'infanterie contre les difficultés de l'attaque à découvert.

La campagne d'Afrique a donc été une déception pour les artilleurs. D'abord, d'une façon générale, on a pu constater que le vieux matériel ne tenait pas, vis-à-vis du fusil, les promesses que l'on avait faites jadis en son nom. L'effet de l'artillerie restait surtout moral; souvent même, cet effet n'existe pas. Les shrapnels n'avaient que peu d'action sur les positions défensives des Boers. Ils ne touchaient sérieusement qu'à découvert et, dans les cailloux des kopjes, comme le disait Lord Methuen, ils ne servaient qu'à effrayer les gens. Déjà l'on regrettait l'obus, supprimé à tort, disait-on. Mais, l'usage des obus à lyddite se chargeait bientôt d'apporter d'aussi grandes déconvenues. Si l'obus est tiré trop court, il entre dans le glacis devant la position, ou dans le parapet, et, s'il est tiré trop long, il est de nul effet, surtout si l'ennemi, comme les Boers, ne possède pas de réserves derrière la première ligne. Le shrapnel, au contraire, outre son action terrible à découvert, éclatant haut, a plus de chances de toucher sur ou derrière l'obstacle et bat une plus grande surface de terrain.

Quant aux défauts de l'artillerie assaillante, il ne semble pas qu'on puisse reprocher à ce corps de n'avoir pas tiré juste. Tous les documents et correspondances anglais disent le contraire. Il tirait donc juste, dans la mesure où

¹ Voir, plus bas, l'attaque de Monte-Cristo.

le lui permettait son matériel. Ses projectiles étaient défectueux. Outre une mauvaise fusée corrigée au cours des opérations, les shrapnels avaient d'autres défauts que l'on verra plus loin. Quant aux obus, il a été affirmé que la qualité de l'explosif était mauvaise. Notamment à Paardeberg et à Magersfontein, ils ont produit peu d'effet.

L'artillerie boère, qui comptait 138 canons très divers, possédait un grand nombre de pièces de construction très moderne, presque toutes à tir rapide¹; mais, malgré cet avantage, l'infériorité de son effectif, de ses projectiles et de son personnel ne lui a pas permis de jouer un rôle considérable. On voit constamment ses obus, car elle tirait surtout des obus, tomber tout à fait inoffensifs dans les lignes anglaises, ou ne pas éclater. Même à Ladysmith, où elle avait comme but une ville presque sans défense contre ses projectiles et surchargée de population, elle a produit un très petit effet, soit qu'elle ait peu tiré et de loin soit que les projectiles fussent mauvais². Les Anglais, outre les pom-poms, n'ont jamais eu qu'une seule batterie de campagne à tir rapide de 12 1/2 livres, celle des volontaires impériaux de la Cité de Londres. Bien qu'on ne puisse douter que ces canons ne fussent de bonnes armes et que l'on ait toujours dit que cette batterie a rendu de bons services, on n'a rien cité de remarquable à son actif.

La participation des canons de campagne à tir rapide a donc été très limitée du côté anglais et, du côté boer, ces pièces ont été employées dans des conditions particulières qui ne permettent pas de tirer des conclusions définitives au sujet de l'action de ce matériel. Nous passons maintenant la parole à l'auteur des *Betrachtungen*.

Dans le duel initial d'artillerie, l'artillerie boère, moins nombreuse et dispersée, avait généralement le dessous. Elle se taisait alors et reprenait rarement la parole, et les Anglais pouvaient tourner leur feu contre l'infanterie boère. Leur tir était généralement mauvais, parce qu'ils le dispersaient sur une grande étendue au lieu de battre des points fixes, et leurs projectiles éclataient tantôt

¹ Sauf 8 obusiers de 12 cm. (4 Krupp et 4 Creusot) et 4 pièces de position de 15,5 cm. du Creusot. — 5 pièces seulement avaient des boucliers; c'étaient des canons Maxim-Nordenfeldt de 7,5, construits en 1897. — Lindenau, *loc. citat.*

² Devant la *War Commission*, le 17 mars 1903, le capitaine, aujourd'hui contre-amiral, Hedworth Lambton dépose au sujet de la brigade navale qu'il commandait durant le siège de Ladysmith: La position des canons de marine était, dit-il, très inférieure à celle des *Long Toms* boers, au point de vue du commandement des hauteurs. Cependant, leurs services ont été remarquablement bons et supérieurs à ceux des pièces boères.

en avant, tantôt en arrière. Ils avaient de mauvaises lorgnettes et observaient mal. Souvent, la moitié de la charge du shrapnel restait dans le projectile, tandis que les balles de celui-ci ne battaient guère qu'une largeur de quatre à cinq mètres. L'action en profondeur était aussi faible et, à cent pas du point d'éclatement, les balles occasionnaient rarement des blessures graves.

Si les Boers, d'autre part, avaient une artillerie beaucoup moins nombreuse, elle était meilleure comme qualité. Les pièces du Creusot, supérieures au point de vue balistique, avaient souvent besoin de réparations, spécialement au frein à glycérine. On leur préférait les pièces Krupp, moins modernes, à cause de leurs excellents projectiles.

Le canon Maxim-Nordenfeldt à tir rapide de 7,5 cm., grâce à son bouclier, pouvait demeurer longtemps à découvert. A Boschrand, il tenait tête, au delà de 3000 m., à plusieurs canons anglais, et paraît particulièrement indiqué pour le combat de cavalerie, à cause des faciles changements de but.

Comme pour le feu d'infanterie, le feu concentrique d'artillerie a montré une puissance remarquable; par exemple à Donkerhoek (Erste Fabrik). La façon dont les pièces sont protégées a aussi une importance capitale, qu'il s'agisse d'un abri naturel ou d'un bouclier. A Dewetsdorp, 4 canons boers bien couverts¹ tirèrent, pendant une demi-journée, contre 18 canons anglais placés à découvert. La mise en batterie de 10 ou 12 nouveaux canons tirant en écharpe mit seule fin au combat, et le canon Maxim-Nordenfeldt resta longtemps le dernier en position, à cause de son bouclier.

Cependant, vis-à-vis de la supériorité de l'armée anglaise, les canons boers finissaient volontiers par se taire et se cacher, et le feu ennemi prenait pour but l'infanterie, ceci d'autant plus facilement que les Boers, artillerie et infanterie, étaient en général placés sur la même ligne. Les Anglais tiraient alors volontiers avec des obusiers et des canons de marine de 12 et de 15, lançant des obus à percussion chargés de lyddite. Dans ce cas, il faut toucher juste, connaître exactement la position de l'ennemi et user beaucoup de munitions sur le même point. Tel n'était pas le cas pour les Anglais, car ils dispersaient leur tir d'une façon incompréhensible.

Aussi, obtenaient-ils très peu d'effet, surtout contre tirailleurs couchés, et parfois les blessures n'étaient que des brûlures légères. Aussitôt qu'il percevait le feu d'une pièce, le défenseur plongeait derrière le couvert et le tir des Anglais avait moins d'effet que contre l'artillerie. Souvent, pendant une longue période de temps, aucun coup ne touchait.

b) *Le développement du combat.*

L'auteur des *Betrachtungen* constate que le feu d'infanterie s'ouvrait souvent très tôt et que les Anglais faisaient parfois des stations de feu à 1300 et 1500 m.² Les renseignements nous montrent, en effet, fréquemment les troupes assaillantes obligées de se coucher à grande distance. Un officier, grand amateur de tir, raconte dans le *Times* une expérience de ce

¹ 3 Krupp et 1 Maxim.

² Ils ont cependant agi aussi différemment.

genre et constate qu'il était impossible de soulever le haut du corps sans attirer le feu. Dans la marche en avant, tout mouvement le long des lignes devenait très vite impossible. A Modder River, où les troupes anglaises restèrent longtemps couchées à découvert, on peut constater, d'après les cartes officielles, que les distances entre les deux lignes ennemis étaient comprises, sur la plus grande partie du front, entre 1000 et 1500 m.

Un curieux incident va nous montrer le feu ouvert à des distances plus considérables encore¹. Au combat d'Abraham's Kraal (10 mars 1900), la brigade de cavalerie Porter, placée à l'aile droite anglaise, met en ligne deux batteries à cheval, pour enfler la ligne de retraite des Boers. L'une de ces batteries (U, major Taylor) s'avance à découvert, pour mieux atteindre ce but. Aussitôt que les avant-trains sont ôtés, les Boers, postés à 2300 m. sur une crête, ouvrent le feu avec leurs Mausers et des pom-poms et couvrent la batterie de projectiles. Les chevaux, rapidement enlevés, peuvent encore se mettre à l'abri, mais, dans la batterie, la pluie de plomb et d'obus est telle qu'il semble qu'aucun homme ne pourra échapper. Tous restent quelque temps immobiles et couchés à plat. Cependant un premier canon répond aux Boers et, en quelques minutes, le feu de la batterie a repris et parvient à balayer la crête. On fut étonné de voir alors que le total de la perte de la batterie n'était que de sept hommes, dont deux seulement touchés par les pom-poms. Cependant, ce résultat semble déjà remarquable. En effet, si une batterie à découvert est facile à discerner dans le terrain, elle présente, en réalité, aux grandes distances, un mauvais objectif pour le tir d'infanterie, à cause du peu de densité des buts vivants. Il n'échappera pas non plus que cet incident est très instructif au point de vue de la question des boucliers.

Si nous interrogeons le nouveau règlement anglais, rédigé d'après les dernières expériences et daté de 1902², nous y trouvons des informations au sujet de la portée effective du fusil. Les distances de 2000 à 3000 yards y sont qualifiées de *grandes (distant)*, celles de 1400 à 2000 de *longues*, celles de 600 à 1400 *d'effectives* et celles au-dessous de 600 yards de

¹ *French's Cavalry Campaign*, par J.-G. Maydon, p. 183.

² *Infantry training (Provisional)* et *Combined training (Provisional)*.

décisives. Il faut constater cependant que le *Combined training*, dans les paragraphes suivants, insiste sur le feu limité à 1000 mètres, comme comprenant les portées vraiment effectives.

Tout en relatant ces expériences, il faut renouveler ici certaines réserves, au point de vue des distances, les conditions n'étant pas les mêmes en Afrique et en Europe. L'énorme gaspillage de munitions qui résulterait d'un tir très étendu, surtout dans l'offensive, doit aussi entrer en ligne de compte ainsi que la rareté des terrains comportant de grandes portées. Les tirs au-delà de 1000 m., contre une infanterie en ordre très ouvert, doivent donc être plus ou moins considérés comme exceptionnels¹. Il faut les réserver pour des buts apparents ou des masses considérables.

Cependant, il conviendra de ne pas perdre de vue que des incidents analogues à ceux que nous venons de citer sont toujours possibles.

Donc, sous la protection de l'artillerie, l'infanterie anglaise se développait. Dans la zone du feu, on ne voyait que des chaines déployées. Même formation pour les soutiens et parfois aussi pour les réserves, le tout formant souvent trois ou quatre lignes de tirailleurs suffisamment distantes l'une de l'autre.

Voici maintenant la description de l'attaque d'un bataillon anglais, racontée par un témoin oculaire. Il s'agit d'un combat livré dans la partie ouest du Rand, près de Johannesburg, par le corps de Jan Hamilton². Les Boers sont à deux milles (environ 3200 m.), placés sur une série de petites hauteurs dessinant une longue crête et bien couverts dans les pierres et les rochers. Les Anglais prennent aussi position derrière une colline. Plusieurs de leurs batteries la couronnent et, avec elles, deux pièces de marine de 5 pouces. L'artillerie boère répond, les grosses pièces étant placées très en arrière. De la position anglaise, la vue est gênée par un incendie du veldt et le terrain s'étend complètement nu, sauf quelques termitières, jusqu'à l'ennemi. Après un ou deux coups de canon, la distance est trouvée, et la crête boère est criblée de shrapnels qui soulèvent de la poussière. Les canons boers ré-

¹ C'est là la conclusion de l'auteur des *Betrachtungen*.

² *With Rimington*, par March. Philips. — Malheureusement, la date du combat (mai 1900) n'est pas précisée. Le corps de Hamilton, placé d'abord à la droite, dans la marche sur Pretoria, avait subitement passé à l'aile gauche, pour tourner la défense du Vaal, marchant de Lindley par Heilbronn et Lindequee.

pondent assez faiblement et, après quelque délai, l'infanterie anglaise part pour l'attaque.

Le régiment des Gordons (bataillon de Dargai) a été amené derrière le mamelon et formé sur plusieurs lignes. La première chaîne passe la crête et entre dans la plaine, les hommes étant placés à environ 15 yards d'intervalle. 50 yards (?) derrière vient une autre ligne, et ainsi de suite¹. Avant que les Gordons aient atteint la moitié du chemin, les Boers commencent à tirer, bien que leurs lignes soient touchées par les shrapnels, et l'on voit les Ecossais tout entourés par la poussière que soulèvent les balles. Les Gordons continuent à avancer dans un ordre parfait, perdant du monde. Bientôt on voit briller leurs bayonnettes et, d'un seul élan, emportant la droite de la position, ils se dessinent sur le ciel. Tournant alors à droite, ils échangent un feu court et violent avec l'aile gauche des Boers qui se retirent. La perte a été d'une centaine d'hommes. C'est, dit l'auteur, la plus belle performance que j'ai vue durant la campagne.

Cette attaque audacieuse montre qu'à 3000 m., ou environ, deux artilleries, placées à couvert, peuvent se canonner sans se faire beaucoup de mal, même lorsqu'on discerne suffisamment le but. En second lieu, lorsque l'artillerie de l'assaillant peut concentrer son feu sur l'infanterie du défenseur, malgré la gêne qui en résulte, celui-ci n'est pas empêché de concentrer à son tour son feu sur l'infanterie assaillante. Nous voyons les Boers ouvrir le feu à grande distance, c'est-à-dire, à ce qu'il semble, bien au delà de 1000 m., et toucher très juste. La chose se passe, il est vrai, en Afrique.

Enfin, il est évident aussi que les Anglais, à ce moment, n'avaient pas renoncé complètement à emporter les positions ennemis, en une seule approche et sans insister sur les stations de feu. Le major Callwell remarque à ce propos qu'il ne faut rien exagérer. Bien que le feu distant puisse être parfois envisagé comme un soulagement et un dérivatif pour une troupe énervée, si l'on veut obtenir un résultat positif, il est inutile de tirer autrement que bien couvert et tranquille. C'est

¹ Si l'on suppose, d'après les habitudes anglaises, que la ligne était composée d'une compagnie de 100 hommes entièrement déployée, le front du bataillon devait s'étendre à près de 1500 m., cas qui s'est présenté parfois durant la guerre. En profondeur, il aurait atteint 400 m., sur huit lignes successives. On peut douter que la distance ait été réellement de 50 yards seulement entre les lignes. — Le yard est de 91 cm.

aussi l'avis du règlement anglais, qui prescrit que, vu l'inutilité du feu de l'assaillant à grande distance, celui-ci doit chercher à arriver, aussi vite que possible, aux portées décisives (600 y.).

Il prévoit cependant que les subdivisions les mieux placées doivent, pendant ce temps, entretenir un feu continu pour soutenir la marche en avant des autres détachements, en gênant le tir de l'ennemi. D'après Callwell, ceci doit être exercé tout particulièrement dans l'intérieur de la compagnie, une section tirant pendant que l'autre fait un bond. Les lignes postérieures peuvent aussi, dit-il, faire feu dans des occasions favorables, par exemple au passage d'une crête¹.

La formation anglaise, que nous venons de décrire, est donc extrêmement étendue et ses intervalles dépassent tout ce que l'on a vu jusqu'ici. D'autre part, les distances entre les lignes (50 m.), si elles sont exactement indiquées, sont tout à fait réduites. Notre auteur allemand considère pourtant que les Anglais ont employé des distances suffisantes entre les lignes, et le major Callwell insiste sur le chiffre encore trop faible de 150 y. comme étant le minimum pratiqué en Afrique. En effet, le règlement allemand prévoit 200 m. et le règlement anglais, aussi bien que le colonel de Lindenau, pense que cette distance doit être portée à 300 m. en vue de l'effet des shrapnels².

Pour la formation de la compagnie, qui est la véritable unité de combat, le règlement anglais évite, comme tous les règlements modernes, les données trop précises de nature à limiter l'initiative des officiers. Il ne prescrit donc rien de positif en fait d'intervalles, pour les chaînes de tirailleurs, tout en les faisant varier de 5 à 15 pas. Il remarque, en outre, qu'ils peuvent être plus étendus encore, lorsque la ligne de feu est supportée par des soutiens suffisants. En même temps, il proclame la nécessité de ne mettre au début, dans la ligne de feu que le nombre de troupes strictement nécessaire. Il considère, en effet, le combat de près comme le combat décisif, et c'est à ce moment seulement que la densité de la chaîne doit être portée à son maximum. Jusque là, c'est

¹ Ce procédé semble cependant assez risqué, au point de vue de la discipline de feu.

² Notre règlement, § 206, prescrit, pour le début, des distances de 300 à 500 m., les soutiens de la ligne de feu étant exceptés.

assez que cette dernière puisse avancer, sans subir de trop grandes pertes. Le major Callwell suggère la disposition suivante comme très normale et souvent pratiquée en Afrique : sans aller jusqu'à des intervalles de 15 pas, il suffira, dit-il, de mettre en avant-ligne une seule section déployée à 8 pas. Les autres sections suivraient derrière, dans la même formation, à 150 yards d'intervalle. La compagnie formerait ainsi (approximativement) un rectangle de 200 m. de front¹ sur 450 m. de profondeur. Si on appliquait ce dispositif à une compagnie de 200 hommes, on aurait un front de 400 m., beaucoup trop étendu pour que l'on puisse conduire cette unité. Il faudrait, dans ce cas, modifier l'organisation de notre compagnie pour arriver à réduire son front. Mais il ne sera peut-être pas nécessaire d'adopter l'intervalle de 8 pas. L'auteur des *Betrachtungen* assure en effet que, si une colonne est en danger à 1800 m., à cause des shrapnels, une chaîne formée à 2 pas ne court pas grand risque au delà de 1000 m.

Il nous est naturellement impossible de trancher cette question, qui doit être étudiée à loisir. Nous nous bornerons seulement à remarquer qu'il sera plus facile de passer, par le moyen des réserves, d'une formation lâche à une formation serrée que l'inverse. Comme il est cependant nécessaire de fixer nos idées par un exemple, nous supposerons un intervalle moyen de 4 pas ou mètres qui suffit à assurer ce que l'on pourrait appeler la prédominance des vides sur les pleins. Une section de 50 fusils ainsi déployée donnerait à la compagnie un front de 200 m. qu'elle semble pouvoir occuper à la rigueur.

Quoi qu'il en soit, le front d'un bataillon anglais formé à 8 pas ou mètres d'intervalle et ayant (d'après le major Callwell) 5 compagnies en première ligne et 3 en réserve, serait ainsi de 1000 m. environ, tandis que le front d'un de nos bataillons formé à 4 pas avec 2 compagnies en première ligne serait de 400 m. seulement. En ce qui concerne la profondeur, si l'on suppose une distance de 300 m. entre les chaînes, cela donne aux compagnies de première ligne une profondeur de 900 m. Les compagnies de réserve du bataillon, comme tous les autres éléments d'arrière, peuvent être formés, au début, en ligne ouverte ou en ligne de colonnes par sections ou par quatre, avec 300 m. de distance.

¹ Il s'agit d'une compagnie anglaise de 100 hommes environ.

Si on applique cette formation à une brigade de 6 bataillons encadrés et disposés sur le front le plus étroit, c'est-à-dire par régiments accolés sur trois lignes, on arrive à une profondeur théorique de 2400 m. Nous disons théorique, parce qu'en réalité cette distance ne sera jamais atteinte sur le terrain¹. Non seulement une pareille profondeur serait extrêmement gênante, mais encore elle serait tout à fait inutile. En effet, si l'on admet, avec le règlement anglais, la nécessité d'avoir en ligne, pour le combat décisif, en tenant compte des pertes, 125 fusils pour 100 m., les derniers échelons n'entreront jamais dans la ligne de feu, rendue déjà suffisamment dense par les réserves placées plus en avant². On peut conclure, de ce que nous venons de dire, que l'excès de profondeur auquel on arrive, avec de grandes unités disposées sur un front étroit, pousse à prendre un dispositif plus étendu, comme l'ont fait les Anglais et à reporter sur le front une partie des unités d'arrière devenues superflues³.

Cependant, si l'on peut et doit examiner la possibilité d'une autre répartition des réserves, il ne saurait être question de les supprimer, comme l'ont pratiqué les Boers et comme les Anglais ont tenté de le faire à Paardeberg. Aussi, le règlement anglais de 1902 insiste-t-il avec force sur la nécessité d'avoir à disposition des renforts considérables. Il prescrit, en outre, que la réserve proprement dite, évaluée à un quart de l'effectif total au minimum, doit être conservée en partie jusqu'au dernier moment, afin de parer à l'imprévu ou de servir de centre de ralliement en cas d'échec. Si une contre-attaque, ou plutôt une *contre-charge*, qui fait perdre au défenseur ses avantages, devient moins probable, les réserves serviront plus que jamais à nourrir et compléter la ligne de feu. Il faut, il est vrai, renoncer à cette idée qu'elles peuvent, par leur arrivée seule, forcer cette ligne à faire un bond en avant; mais, sans leur intervention, il serait impossible d'épaissir une première ligne qui sera mince au début de la lutte, et d'obtenir la supériorité du feu.

¹ En effet, les couverts permettront toujours de masser les unités d'arrière, jusqu'au moment où elles devront avancer à leur tour.

² Il faut aussi tenir compte de la peine et du temps qui, d'après les témoins oculaires, sont nécessaires pour porter ces réserves en avant sous le feu.

³ On ne peut s'empêcher de remarquer ici, les avantages des petites compagnies et des petites brigades anglaises de 4 bataillons, semblables à nos anciennes brigades suisses.

Malgré le maintien des réserves et de la profondeur qui leur est nécessaire, tout travaille à l'extension du front de l'assaillant. Non seulement il se verra forcé de placer en première ligne l'excès de ses réserves, mais encore nous avons vu que, sans exagérer les intervalles dans les chaînes et en limitant le front des compagnies à une seule section, ce front occupera plus d'espace que par le passé. En outre, et en dehors de ces nécessités en quelque sorte matérielles, l'assaillant devra chercher à opposer aux lignes prolongées du défenseur un front au moins égal. En effet, le grand développement de la défense, facilité par la puissance de son feu, a surtout pour but d'empêcher un mouvement tournant qui, dans les conditions de l'attaque à découvert, se présente presque comme une nécessité pour l'assaillant. Aussi, dès les premiers échecs des Anglais, on a pu prévoir l'extension que leurs fronts allaient prendre dans l'offensive¹. Non seulement le mouvement tournant est ainsi devenu possible pour eux, mais encore l'attaque a cessé d'occuper cette désastreuse position centrale du début de la campagne, signalée par les *Betrachtungen*, dans laquelle l'assaillant attirait sur lui, à mesure qu'il se rapprochait, les feux de plus en plus convergents de la défense.

LA PHASE DÉCISIVE DU COMBAT

a) *Artillerie.*

Partant de 1000 m. environ, les Anglais s'avançaient en ordre ouvert, sous le feu, par bonds successifs. On cherchait, en vue de la dernière phase du combat, à réunir autant de forces que possible dans la ligne de feu, et l'artillerie, dans la règle, appuyait l'attaque jusqu'aux distances les plus rapprochées. Ces procédés ressemblent aux procédés allemands. Parlant plus loin des Boers, dans l'offensive, on remarque que généralement leur artillerie accompagnait mieux et plus longtemps l'attaque de l'infanterie. Il est arrivé aux canons boers de tirer encore, lorsque leur infanterie était à 100 ou 150 m. de l'ennemi.

Sur ce fait, notre auteur allemand est d'accord avec les Anglais et particulièrement avec le major Callwell qui a exposé, comme lui, la nécessité de la coopération des deux

¹ Parlant de la difficulté que les Anglais éprouvaient à tourner les positions de leurs adversaires, nous écrivions, le 20 janvier 1900, dans le *Journal de Genève* : « Quand ils pourront opposer, à ces lignes inégalement garnies, un front d'infanterie de même étendue, soutenu aux ailes par de l'infanterie montée, les longues tranchées des Boers pourront être prises. »

armes, même au risque de voir quelques shrapnels tomber dans les rangs de l'infanterie assaillante. Celle-ci préférera courir ce danger plutôt que de se sentir livrée sans soutien au feu du défenseur. La chose a une grande importance, même si l'artillerie ne cause pas de fortes pertes à l'ennemi. A quoi le major Callwell ajoute que point n'est besoin, pour coopérer utilement, que l'artillerie avance jusque dans la ligne de feu. Elle ne tarderait pas, en effet, à éprouver des pertes considérables, ou au moins à être démoralisée et incapable d'un tir exact. D'ailleurs, tant qu'elle est en mouvement, elle ne peut prendre part au combat.

La limite à laquelle l'artillerie doit pouvoir avancer est donc marquée par la possibilité de bien voir et de bien tirer, sans être trop gênée par le feu de l'adversaire. Lorsqu'on voit combien le tir de l'assaillant contre un ennemi couvert est chanceux aux grandes distances, il n'est pas douteux que, pour bien remplir sa tâche et la remplir jusqu'au dernier moment, l'artillerie ne doive être à même de se placer en deçà des limites extrêmes du feu d'infanterie.

L'artillerie anglaise a souvent avancé avec grand courage à découvert, pour soutenir l'attaque, mais nous croyons qu'elle n'est généralement pas venue à très petite distance des Boers. La destruction et la capture, à Colenso, de deux batteries anglaises avançant à 600 m. montre l'impossibilité de mouvements pareils et il est bon de ne pas oublier l'incident cité plus haut, à propos d'Abraham's Kraal.

Cependant, à Magersfontein, dans la seconde partie du combat, l'artillerie resta longtemps en position à 1100 m. de l'ennemi. De même, lors de l'attaque de Jan Hamilton, à Diamond-Hill (12 juin 1900), nous voyons la 82^e batterie amenée sur la hauteur avoir, à 1000 m. de distance, au prix de pertes considérables, une influence décisive dans l'action. Il est vrai qu'elle avait pu être conduite à couvert jusqu'au rebord du plateau occupé par les Boers¹.

Pour terminer ce chapitre, nous tirerons de l'ouvrage du major Callwell un exemple intéressant de la coopération de l'artillerie à une attaque d'infanterie dans des circonstances assez exceptionnelles. Il s'agit de la prise par les Anglais de la haute colline de Monte-Cristo, sur la rive droite de la

¹ Conan Doyle, *The great boer war*, p. 452, et *Rapport de lord Roberts*, du 14 août 1900.

Tugela. Grâce aux signaleurs de l'infanterie, l'artillerie placée dans la plaine et l'infanterie, qui avançait sur la montagne en montant contre la crête, restèrent en constante communication. L'artillerie¹ put enfiler, jusqu'au dernier moment, le flanc droit du versant où se trouvaient les Boers, toutefois, sans voir ce versant. A mesure que l'infanterie assaillante progressait et sur ses indications, l'artillerie modifiait la direction de son tir, en s'éloignant de la ligne anglaise. Grâce à son feu continu, l'attaque difficile des hauteurs put avoir lieu sans de trop grandes pertes. Callwell remarque à ce propos combien, avec la poudre sans fumée, il est nécessaire de pratiquer cet échange mutuel de renseignements, qui a, du reste, toujours été recommandé. Il arrive fréquemment que, l'artillerie de la défense tirant sur l'infanterie assaillante, l'artillerie de cette dernière, si elle n'est pas directement en face des canons ennemis, ne discerne absolument pas où se trouvent ces derniers. Avec le temps, la coopération des deux armes anglaises était devenue excellente à ce point de vue.

b) *Infanterie.*

Il est bien entendu que l'ordre régulier des lignes successives d'infanterie, s'échelonnant en profondeur, ne se maintient pas jusqu'au bout. D'après le major Callwell, ce dispositif est toujours plus troublé à mesure que l'on avance. Certaines chaînes se contractent, d'autres se séparent. Les lignes d'arrière, marchant sur les couverts situés en avant, rejoignent d'autres lignes. Le champ de bataille présente une confusion extrême de lignes lâches, frontales ou obliques, allant en avant ou en arrière, jusqu'à ce que la prolongation du combat ait créé, à proximité de l'ennemi, tout une série de groupes ou essaims concentrés sur la ligne de feu, dans les couverts disponibles.

Aussitôt donc que l'infanterie anglaise entrait dans la zone de feu dangereuse (1000 m.), elle éprouvait des pertes toujours croissantes, et le feu d'un détachement parfois peu nombreux l'obligeait à se coucher². Les soutiens et

¹ Il s'agit d'une batterie de 5 pouces placée à l'ouest de la montagne et à plus de 8000 yards de son sommet.

² On peut rappeler à ce propos, qu'à Magersfontein le général Cronjé et son petit état-major réussissaient, par un feu de vitesse, à arrêter l'attaque d'un détachement anglais

les réserves ne parvenaient souvent pas à atteindre la première ligne. Parfois, en effet, le feu ennemi abandonnant celle-ci, parvenue à un couvert, se dirigeait sur les réserves et les arrêtait. L'influence des chefs était insuffisante pour conduire des fronts de compagnie trop longs et leurs efforts n'aboutissaient qu'à une grande perte en officiers. L'instruction individuelle des soldats et leur initiative dans le terrain n'étaient pas assez développées pour leur permettre d'agir par eux-mêmes. L'attaque ne réussissait que sur un terrain favorable et, partout où ce dernier était découvert, elle était définitivement arrêtée entre 600 et 800 m.

Sur les tirailleurs couchés, l'effet du feu était généralement petit, même jusqu'à 400 ou 500 m. Aussi les Boers ne tiraient-ils qu'à petite portée sur ce but, préférant viser les réserves malgré leur éloignement.

Les bonds des Anglais se faisaient comme en Allemagne, en longues lignes avançant avec ensemble de 60 à 100 m., pour se coucher de nouveau, après avoir éprouvé des pertes souvent considérables. Parfois, comme à Biddulphberg, en quelques minutes, les lignes se formaient en groupes qu'il devenait impossible de pousser en avant. Souvent, on remarquait les fautes suivantes : le feu cessait d'une façon trop complète, les bonds étaient trop grands et faits par un trop grand nombre d'hommes. Ces bonds, en effet, exécutés debout ou en rampant, doivent se raccourcir à mesure que l'on avance, et leur longueur est limitée par la nécessité de ne pas donner à l'ennemi le temps de tirer pendant le mouvement. Pour détourner l'attention de ce dernier, il est nécessaire aussi que le mouvement se fasse par groupes peu nombreux, les groupes voisins restant couchés et soutenant l'avance par leur feu.

Ce point de vue exclut naturellement les mouvements de longues lignes offrant un but trop visible, mouvements qui s'effectuent toujours avec une hésitation due à l'impossibilité de communiquer d'un bout du front à l'autre.

C'est pour cela que le major Callwell et le règlement anglais insistent sur la nécessité d'avoir, pour chaque unité, un front très court et de renoncer à l'habitude de déployer des compagnies entières, procédé qui a en outre l'inconvénient d'un mélange trop hâtif des unités. La formation de combat par unités accolées, occupant chacune un front étroit, est donc plus que jamais nécessaire.

Nous avons vu que le feu de l'artillerie anglaise cessait généralement trop tôt, lorsque l'infanterie était à 300 ou 400 m. Le feu de l'infanterie elle-même s'arrêtait peu après. Entre 200 et 400 m. (et même parfois entre 50 et 100 m.) un feu de vitesse préparait l'assaut final, jusqu'au moment où on supposait l'ennemi vaincu. On entendait alors le commandement de mettre la bayonnette, puis le cliquetis qui en résultait et les Boers se préparaient à tirer. Au moment où la ligne anglaise se levait, le feu du défenseur commençait et ce genre d'attaque, qu'il partit de 300 ou de 50 m., échouait presque toujours. Les Boers avaient un instinct très sûr pour distinguer ce qui était dangereux de ce qui

beaucoup plus considérable. Ceci est dû, non seulement au grand nombre de balles que quelques hommes peuvent lancer en un instant, mais aussi à ce que l'intensité du feu induit en erreur l'assaillant sur le nombre des défenseurs.

ne l'était pas. Ainsi, pour rien au monde, ils n'auraient avancé à découvert sous le feu, mais ils ne craignaient en aucune façon un ennemi qui marchait sans tirer.

Deux exemples illustrent les remarques précédentes. Voici ce qui concerne le combat de Thabanchu¹, où les auxiliaires allemands jouèrent le principal rôle du côté boer. Dans la nuit qui suivit le premier jour de combat, l'aile droite des Boers avait décampé, laissant le centre, placé sur le Thababerg, exposé à un mouvement tournant très prononcé. Le flanc droit était protégé par le détachement allemand, occupant plusieurs petits kopjes². Sous la protection des shrapnels, l'infanterie anglaise s'avança jusqu'à 200 ou 300 m. contre ces hauteurs, en restant masquée par des buissons d'épine, et couvert de balles la position. Cela dura ainsi pendant des heures, sans grandes pertes, jusqu'à ce que l'artillerie anglaise dut changer de position et se taire. Plusieurs tentatives de petits groupes d'assaillants avaient été repoussées entre temps.

Subitement, toute la ligne anglaise, forte de 300 à 400 hommes, se lève, fixant la bayonnette et criant : *God save the Queen*. Elle avait la forme d'un essaim épais, par places, de 3 à 4 hommes coude à coude, comme cela se pratique en Allemagne.

Le feu des Boers commença, d'abord un peu déréglé, puis plus tranquille, les anciens recommandant le calme. Arrivée à 100 ou 80 pas, l'attaque échoua. Une partie des hommes se terra sur place dans les rochers. La plupart cependant retournèrent perrière les épines et même plus loin. Désormais, ils étaient incapables de reprendre le combat.

Ce fait nouveau du combat décisif par le feu se livrant à très petite distance de la position ennemie est capital. Lord Roberts, personnellement, et d'autres officiers anglais ont constamment insisté sur son importance et il en est aussi fait mention dans le règlement anglais. On admettait jadis comme démontré qu'une fois arrivé à petite portée de l'ennemi il devenait impossible de faire des stations de feu et qu'il fallait se jeter sur lui le plus vite possible après un dernier tir de vitesse. Si l'on précipitait cet assaut, c'est que l'on supposait l'assaillant arrêté plus ou moins à découvert ou marchant sous le feu. Aujourd'hui, il n'est question ni de s'arrêter ni de marcher à découvert, lorsqu'on est près de l'ennemi. Il n'y aura donc plus d'assaut. L'assaillant se couvrira jusqu'au dernier moment et n'entrera dans la position que lorsque le feu l'aura fait évacuer. Faute de couverts suffisants, il faudra renoncer à l'attaque.

On remarquera, en outre, une aggravation notable dans la situation de l'assaillant, si l'on passe des terrains d'Afrique à

¹ Le second exemple, moins intéressant, se rapporte au combat de Klip-River près Johannesburg.

² Sur le kopje où se trouvait l'auteur, étaient répartis, à grands intervalles, 30 tireurs bien couverts.

ceux de nos pays. En Europe, ce qui détermine le choix d'une position, c'est en premier lieu la possibilité d'avoir devant soi un bon champ de tir, au moins pour infanterie. Si cette condition est remplie de telle façon que l'assaillant ne puisse trouver, à peu de distance du défenseur, des abris suffisants, il lui sera impossible de se rapprocher.

En Afrique, le terrain étant généralement beaucoup plus découvert que dans nos contrées, il semblerait que l'attaque doive être aussi beaucoup plus difficile. Il en est cependant tout autrement. La plupart du temps, en effet, les Boers étaient postés sur des kopjes où la situation est à peu près l'inverse du cas européen¹. Ils avaient, sur la crête, un excellent abri, dans les cailloux et les rochers, d'où la vue s'étendait au loin sur la plaine nue. Mais, sur les pentes raides des hauteurs, se trouvaient des angles morts, des plis de terrain, des cailloux toujours et de la broussaille. L'assaillant donc bénéficiait, dans la plaine découverte, de la longue distance et il pouvait, sans trop de pertes, traverser ce terrain en ordre très dispersé. Arrivé près de l'ennemi et à bonne portée de son feu, il trouvait facilement des abris, et, faisant renforcer sa ligne et son feu par des réserves, il livrait le dernier combat dans des conditions acceptables. En Europe, au contraire, le terrain étant généralement couvert de loin et découvert de près, les difficultés de l'attaque en seront augmentées.

DÉFENSIVE BOÈRE

Nous avons vu plus haut l'extension prise par les lignes de la défense. L'auteur des *Betrachtungen* complète, dans deux chapitres spéciaux, ce qu'il a dit des Boers à propos de l'offensive anglaise.

Dans la défensive chez les Boers, la ligne des tireurs était tantôt lâche, tantôt serrée. Souvent, elle était coupée par des intervalles de plusieurs centaines de mètres. La première préoccupation étant d'empêcher un mouvement tournant, on cherchait à étendre le front et, confiant dans la puissance du feu,

¹ Les Boers se sont aussi postés le long des rivières, sur l'un ou l'autre bord. Mais ces positions, fréquentes durant les opérations de lord Roberts, ont généralement été évacuées par suite de mouvements tournants. Le cas le plus intéressant est celui de Modderriver, qui présente quelque analogie avec un terrain européen, en ce sens que les abords de la position étaient complètement découverts. Aussi l'attaque des Anglais fut-elle complètement arrêtée, à grande distance, jusqu'au moment où les Boers jugèrent à propos de se retirer.

on ne craignait pas d'affaiblir la densité de la chaîne. Tantôt, on tirait sur l'avant-ligne anglaise et tantôt, si celle-ci était couchée, on prenait pour but les réserves. Si aucun but ne se montrait, on se mettait à couvert, réservant le feu pour un moment plus propice. L'auteur tient ces procédés pour excellents, pourvu que l'on ait des réserves en échelons sur les flancs, la ligne des fronts étant facilement défendue, grâce à la portée des armes modernes, par la coopération des divers groupes. Quant à l'artillerie, nous avons vu que, suivant une tactique analogue, elle réservait volontiers son feu et cachait ses pièces en les dispersant.

Comment les Boers étaient-ils couverts? On a beaucoup exagéré l'importance de leurs travaux. Favorisés par le terrain, ils se protégeaient souvent d'une façon très sommaire. En effet, les kopjes à pentes raides sont semés, dans le haut, de blocs de pierre entassés, formant parfois comme des murailles naturelles, en forme de ruines, qui offrent des abris excellents. Dans ces terrains, les éclats produits par les projectiles sont rares.

Le bord supérieur du retranchement, crénelé par la nature ou modifié par l'apport de quelques cailloux, permettait de tenir la tête tout à fait cachée, sans attirer l'attention et le feu de l'ennemi. Un rempart de deux à trois mètres de pierres suffisait à couvrir contre l'artillerie, et on y ajoutait parfois des sacs de sable, d'ailleurs peu efficaces. Pour s'enterrer, le bois faisait défaut. Dans ces retranchements, il était difficile de distinguer les Boers, même à l'aide de la lorgnette, grâce à leurs vêtements gris sale et à leur chapeau mou et plat, moins gênant et bien moins visible que le malheureux casque anglais.

Les projectiles donc ne touchaient guère et les Boers s'y habituaient peu à peu, surtout au bruit effroyable des gros obus. L'effet moral de l'artillerie s'évanouissait ainsi en partie, tandis qu'il persistait davantage en ce qui concerne les shrapnels et les balles de fusil¹.

Il est certain que ces faits ne se reproduiront pas toujours, avec autant d'intensité, sur les champs de bataille européens, où les pierres sont plus rares. La force défensive de ces murs naturels ainsi que l'utilité des créneaux pour le tir à petite distance est à noter pour la Suisse, car on retrouvera des circonstances analogues dans nos terrains des Alpes. Mais, il semble que des parapets en terre meuble offriraient une bien moindre résistance à l'artillerie, à moins qu'on n'ait le loisir de leur donner un relief assez considérable. Faute de cette condition indispensable, ou d'une arête naturelle, il sera prudent de s'enfoncer dans le terrain, comme les Boers l'ont fait lorsqu'ils prenaient position au bord d'une rivière.

Dans ce domaine, un grand champ est ouvert aux expériences du génie. Le major Callwell insiste, non sans raison,

¹ D'autres auteurs insistent, au contraire, sur la peine qu'ont certaines natures à s'habituer au bruit relativement inoffensif produit par le passage des projectiles d'artillerie, tandis qu'elles bravent facilement le feu beaucoup plus dangereux de l'infanterie.

sur l'importance future de la fortification dans les opérations de campagne. Vu l'utilité du moindre couvert, il est certain que ce n'est pas seulement le défenseur qui aura besoin de la pelle, mais que l'assaillant aussi devra avoir recours à cet instrument, pour assurer ses progrès ou se couvrir momentanément. Quelques cailloux ramassés à la hâte et un peu de terre enlevée avec la bayonnette ont souvent rendu de grands services aux tirailleurs anglais couchés à découvert.

Si, d'autre part, l'attaque ne réussit pas du premier coup, et si, la journée étant écoulée, l'assaillant couche sur des positions conquises par un long combat de feu, il profitera parfois de la nuit pour se fortifier plus sérieusement, à bonne portée de l'ennemi. Il pourra ainsi, le lendemain matin, tenter une attaque au point du jour ou reprendre de près un combat plus égal avec une artillerie et une infanterie placées à couvert.

OFFENSIVE BOÈRE

Dans l'offensive, les Boers ne pouvaient guère songer à obtenir la supériorité d'artillerie. Aussi, tournant la difficulté, se sont-ils fréquemment approchés de nuit jusqu'à 200 et 300 m. de l'adversaire. De jour, on ne s'avancait que là où le terrain offrait des couverts, et cela souvent au prix de grands détours. Par suite, l'attaque était parfois formée de groupes très distants, sans soutiens ni réserves. D'autres fois aussi, l'existence d'un abri réunissait plusieurs lignes derrière un même obstacle. Si, exceptionnellement, on était obligé de franchir un espace découvert, on le faisait en rampant ou par bonds très courts, de 10 à 20 pas, et en groupes de 3 à 15 hommes. Dans ces circonstances, le feu anglais arrivait trop tard.

Contre les shrapnels, on se défendait autrement. Aussitôt après l'explosion, le groupe visé se jetait en avant, au delà du point d'éclat du projectile.

On tirait à partir de 1000 m. environ, mais seulement si l'on était vu de l'ennemi. Dans ce cas, tandis que de petites subdivisions avançaient par bonds très courts, les autres groupes tiraient et soutenaient leurs camarades par le feu. La direction du mouvement était chose purement individuelle.

A ce propos, le major Callwell remarque, comme témoin oculaire, que l'armée du Natal, après ses longues expériences, était arrivée aux résultats que les Boers devaient à leur instinct. Chaque soldat, dans l'armée de Buller, était si entraîné qu'il faisait, de lui-même, tout ce que nécessitait la situation, et que la discipline de feu, si difficile à conserver dans une troupe peu expérimentée, se maintenait toute seule par l'initiative des soldats.

Dans leurs mouvements offensifs (aussi bien que dans la défensive), les Boers étaient aidés par la couleur neutre de leur équipement, plus invisible que la teinte khaki.

Lorsque l'attaque pouvait arriver à bonne portée, c'est-à-dire à 3 ou 400 mètres, le combat prenait le caractère de combat trainant par le feu, partout où le terrain était découvert. Sur les parcours abrités seulement, on cherchait à s'approcher de l'ennemi à 100 ou même 50 mètres. — Les Boers étant généralement en nombre inférieur, ils n'obtenaient guère de succès que là où ils pouvaient attaquer et tirer concentriquement. Par ce tir démoralisant, ils s'assuraient, même avec des effectifs faibles, une véritable supériorité de feu, grâce à une meilleure utilisation de leur arme et du terrain, et grâce aussi à la coopération des divers groupes. On peut voir par là l'importance de ces pratiques, triomphant de l'organisation et des effectifs de l'armée anglaise. Enfin, même en cas d'insuccès, les Boers réussissaient à approcher l'ennemi sans de trop grandes pertes, ce qui est aujourd'hui le point essentiel. Comme preuve des brillants succès des Boers dans l'offensive, on peut citer Spionkop, Nicholsonsnek, Estcourt, Nitralsnek, etc.

Il y a lieu de bien préciser ici quelle a été l'importance tactique de l'offensive boère, offensive qui, de notoriété publique, a été à peu près nulle durant toute la première partie de la campagne. Si les Boers, en effet, ont obtenu des succès par la concentration du feu, ils l'ont dû, dans les cas importants, non à l'offensive, mais à l'occupation de positions appropriées. Tantôt la forme même de la position se prêtait à cet effet et tantôt l'attaque des Anglais, en se portant, comme il a été dit, sur la partie centrale de la ligne boère, attirait sur elle, à mesure qu'elle avançait, un feu toujours plus concentrique.

Dans presque tous les principaux combats, réunis, comme on le sait, dans la première année de la guerre, les choses se sont passées ainsi, soit au Natal, soit durant la marche sur Prétoria. On ne pourrait pas citer un seul cas d'offensive tactique délibérée contre une position anglaise de quelque étendue. Bien plus, lorsque les assaillants ont été arrêtés ou repoussés¹, les Boers n'ont pas poursuivi ou l'ont fait dans une faible mesure. Voyons plutôt les faits.

A Spionkop, les Anglais, après avoir occupé le petit plateau qui termine le sommet de ce nom, se sont trouvés en face d'une position de repli formant un arc de cercle de 100 degrés². Trompés par le brouillard et l'obscurité, ils placèrent, très malencontreusement, leur ligne de défense en arrière de la

¹ Par exemple, à la bataille de Ladysmith, à Stormberg, à Magersfontein ou à Spionkop.

² *Sir Charles Warren and Spionkop*, by Defender, 1902.

crête tactique et au milieu du plateau. Ils ne pouvaient donc ni voir ni battre la pente de la montagne du côté de l'ennemi. Grâce à l'angle mort et au feu concentrique partant de leur position, les Boers ont pu avancer à couvert et occuper facilement le rebord du plateau en face de leurs adversaires. Cette contre-attaque, sur un point spécial occupé par les Anglais près des positions boères, ne saurait donc être envisagée comme une offensive en terrain ouvert contre une ligne ennemie.

L'affaire d'Estcourt est un peu de même nature¹. Deux bataillons anglais, sous les ordres du colonel Kitchener, reçurent, du général Hildyard, la mission d'escalader de nuit (22-23 novembre 1899) la position boère de Brynbella, à l'ouest de Willow-Grange. Le coup de main réussit ; mais si le détachement boer fut surpris et mis en fuite, les canons dont les Anglais espéraient s'emparer avaient été retirés quelques heures auparavant. Le matin, vers neuf heures, le colonel Kitchener évacua la crête parce que les Boers revenaient à l'attaque avec des renforts. Kitchener, en effet, était fort mal placé, sur un sommet étroit qui permettait aux assaillants de faire converger leur feu sur lui. On ne lui envoyait aucun renfort, la retraite était difficile et il n'avait enfin aucune raison majeure de rester où il était.

Tel est la version du *Times*². Le rapport du général Hildyard est encore plus catégorique. Il affirme, en effet, que, craignant de diviser son corps, il n'a jamais eu la pensée de se maintenir à Brynbella³. Quoiqu'il en soit de ces deux versions qui peuvent à la rigueur se combiner, il s'agit encore ici d'une contre-attaque dirigée, dans des circonstances favorables, contre un détachement qui, s'étant quelque peu aventure, n'a aucune intention de tenir jusqu'au bout.

Nicholsonsnek et Nitralsneck se présentent autrement. Il y a bien eu là une attaque boère réussie contre une troupe anglaise en position; mais, avant d'attribuer à ces faits une véritable importance tactique, il faut considérer comment ils se sont produits.

Dans la seconde partie de la campagne, en effet, les Boers

¹ *Rapport du général Hildyard*, Estcourt, 24 novembre. — Le combat d'Estcourt est appelé Willow-Grange par les Anglais.

² *History of the War*, II, 313.

³ On remarquera, en effet, que le 19, il avait évacué Willow-Grange, point situé à la même distance de son camp d'Estcourt que Brynbella. En outre, il n'envoya aucun renfort à Kitchener, mais se borna à disposer ses troupes de façon à le recueillir dans sa retraite.

ont acquis une véritable force offensive ; mais, celle-ci ne s'est manifestée que dans de petites rencontres et contre des fronts peu étendus et faciles à envelopper. Les Africains ont ainsi généralement attaqué des corps en formation de marche, ou bien ils ont avancé contre un détachement occupant une position restreinte en forme de mamelon. Ces combats ont, en outre, presque toujours eu le caractère d'une surprise et, dans la plupart des cas, les Boers ont pu facilement s'assurer l'avantage d'une attaque concentrique, protégée par l'obscurité ou le terrain. Ainsi que le remarque l'auteur des *Betrachtungen*, par principe, ils n'attaquaient jamais à découvert.

Bien que Nicholsonsneck et Nitralsneck appartiennent à la première partie de la campagne, ils rentrent tout à fait dans ce genre de rencontres et dans le cas de l'attaque d'un mamelon. A Nicholsonsneck (30 octobre 1899), les Anglais, mal placés sur une colline dominée et privés de leurs munitions, ont en outre mal disposé leur défense¹. Lors du combat de Nitralsneck (11 juillet 1900), les Anglais étaient au repos, campés entre deux hauteurs, sur un col. Surpris par un feu violent provenant d'une de ces hauteurs, ils formèrent leurs rangs, pour changer de position en plein feu et gravir le mamelon opposé, où ils furent entourés après une défense opinionnaire. Dans ces deux journées, comme dans tous les combats similaires, l'attaque enveloppante a eu beau jeu et on ne saurait lui attribuer une grande valeur en tactique.

Si donc, il est certain que les Boers ont fait preuve d'une merveilleuse aptitude pour le combat de tirailleurs, les faits ne se prêtent nullement à conclure qu'ils ont pu, grâce à ce talent naturel, réussir là où les Anglais ont échoué et qu'ils ont attaqué, avec succès, à découvert, des fronts étendus occupés par un défenseur intact et couvert.

Si nous avons longuement insisté sur ce point, c'est qu'une pareille conclusion conduirait tout droit à la conséquence que la réussite de l'attaque frontale à découvert ne dépend que de l'habileté des tirailleurs dans le terrain. Au contraire, toute la guerre d'Afrique semble prouver qu'en pareil cas, si l'expérience du soldat joue un grand rôle, le succès ne doit être cherché que dans des circonstances tactiques et topographiques particulièrement favorables.

¹ *The Times, History of the War*, vol. 2, chap. VI.